

justo au milieu d'une de ces patrouilles ; mais, composée de millions pour aguerri, sa seule présence suffit pour la faire tomber à la renverse. Les plus braves s'enfuirent à tire-d'ailes, portant l'alarme dans tous les postes. Bientôt Farandoul entendit le bruit des gongs appelant la garnison, et pour éviter d'autres rencontres, il dut se replier sur le parc.

Un coin de ce parc n'avait pas été exploré par lui, c'était justement le coin de la ménagerie. A tout hasard Farandoul s'y engagea, assez curieux de faire connaissance avec la faune saturnienne. Les bêtes féroces, réveillées en sursaut, poussaient de sourds rugissements, Farandoul allait de cage en cage, examinant les bêtes saturniennes à la clarté de la lune.

Ce fut ainsi qu'il arriva devant les cages renfermant Servadae et ses compagnons. Ceux-ci dormaient probablement dans le fond moins éclairé. Farandoul se les vit pas ; il crut les cages vides et allait passer outre, lorsqu'il faillit se jeter dans un instrument bizarre passé à travers les barreaux de la cage.

Farandoul recula d'étonnement, cet instrument ressemblait à un télescope ! Quelle était encore cette étrange ? Les animaux saturniens étudiaient-ils les astres ? En regardant de plus près, un cri lui échappa, l'animal au télescope était Palmyrin Rosette.

D'autres cris lui répondirent. Du fond de la cage venaient de bondir Servadae et les autres.

— Vous, ici, enfermés à la ménagerie !

— Par Saint-Georges, dit un gros Anglais à l'air abattu, quelle humiliation pour des officiers de la reine ! Les Saturniens nous considèrent comme des animaux féroces et nous traitent comme tels ; nous faisons partie de la ménagerie avec des espèces d'ours pour voisins ; on nous bat, on nous passe de la viande crue au bout d'une fourche ; dans la journée, la foule vient rire de notre figure, les dames cherchent à nous agacer et les enfants nous jettent des petits pains noirs... triste ! triste !

Servadae, rugissant intérieurement ne disait mot ; tout à coup, Palmyrin Rosette, qui n'avait pas quitté le télescope, poussa un cri de joie.

— C'est elle ! la voilà ! mes calculs étaient justes !

— Qui cela, elle ?

— Ma comète ! notre comète ! Gallia ! celle que nous avons abandonnée pour cette horrible Saturne ! elle revient juste au même point...

En effet, une brillante comète, ondulant sa longue et longue queue, venait de se lever radieuse à l'horizon, Palmyrin, suspendu à son télescope, semblait l'implorer avec la main sur son cœur.

Pendant une ronde de gardiens, réveillés par les rugissements de la ménagerie, s'avant au bout de l'allée. Farandoul prit la main de Servadae.

— Écoutez, mon ex-ennemi, ayez encore un peu de patience, la nuit prochaine je viens vous délivrer !... A demain...

Et Farandoul s'évanouit dans les ténèbres, laissant les malheureux avec une lueur d'espoir.

En arrivant au grand arbre, Farandoul trouva la colonie du minaret en émoi. Un jeune Saturnien, et une femme de la variété bleue, un couple d'amoureux probablement, étaient venus se cacher dans l'arbre. L'apparition d'un Niam Niam les avait tellement effrayés qu'ils s'étaient presque laissés tomber à terre sans avoir la force de se servir de leurs ailes.

(A continuer.)

— Il se confirme qu'un député, membre de la Société protectrice des animaux, va demander pour les chevaux l'abolition de la peine de mors. Les hommes, eux, attendront.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par an, payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordés à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATRAULT & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
No. 8 Rue Ste. Thérèse.

Bolte 355.

CAUSERIE

Je vais essayer de terminer aujourd'hui, chers lecteurs, l'étude que j'ai commencée samedi dernier. Vous n'avez pas oublié sans doute qu'il s'agit du chef-d'œuvre de M. Stanislas Drapeau, la biographie de Sir Narcisse Fortinat Belleau. La semaine dernière je vous en ai fait voir de belles dans l'avis au lecteur et dans le chapitre premier de cet ouvrage, mais ce n'est rien comparé à ce que nous réservent les derniers chapitres.

Allons, asseyez-vous là, tout près de moi, mettez-vous à votre aise et reprenons ensemble notre travail à l'endroit où nous l'avons laissé samedi dernier.

En commençant son second chapitre M. Drapeau nous annonce qu'en 1849 son héros était choisi comme l'un des directeurs de la Banque Jacques-Cartier, et il nous donne à entendre que Sir Narcisse possédait une qualité exceptionnelle et tout à fait extraordinaire la voici : " Sir Narcisse a toujours considéré les demandes d'escompte au point de vue de la solvabilité raisonnable de l'emprunteur."

Vous ne vous en seriez jamais douté, n'est-ce pas lecteurs ?... eh bien ni moi non plus.

En retour, continue l'auteur, les intéressés dans cette institution (la banque) sans distinction de nationalité, s'entendent depuis plus de trente ans que Sir N. F. Belleau est co-directeur, n'a-t-il continué par vote secret, dans la direction de cette banque.

S'entendre à continuer quelqu'un dans quelque chose n'est peut être pas très français mais c'est charmant.

Il a vu se renouveler plusieurs fois le personnel de ses co-directeurs depuis 1849 et aujourd'hui pas un seul des directeurs de la première époque ne se trouve dans le bureau avec lui.

C'est absolument comme ce bon M. de la Palisse dont la Monnoye disait :

Il mourut le vendredi
Le dernier jour de son âge
S'il fut mort le samedi
Il eût vécu davantage.

Car il est assez naturel qu'aujourd'hui pas un seul des directeurs de la première époque ne se trouve dans le bureau avec Sir N. F. Belleau puisqu'il a vu se renouveler plusieurs fois le personnel de ses co-directeurs depuis 1849.

M. Drapeau nous parle ensuite de la visite au Canada de Son Altesse Royale le Prince de Galles et il nous donne des détails un peu... comment dirai-je ?... un peu trop réalistes, un peu... trop à la Zola. Et puis il est étonnant que le prince royal n'en soit pas mort, car enfin lui introduire les deux chambres de parlement était un acte de barbarie qui pouvait facilement le faire passer de vie à trépas. Si l'œuvre de M. Drapeau va à la postérité, nos descendants se feront une pauvre idée de la civilisation au dix-neuvième siècle.

Il ne faut cependant pas s'alarmer trop tôt, car je pense que l'auteur a simplement voulu dire que les membres des deux chambres avaient été présentés au prince.

Au chapitre trois, la verve poétique de M. le juge Routhier se pro-

duit, et il en devait être ainsi puisqu'elle avait été allumée par les témoignages de bienveillance accordés à Sir Narcisse à l'occasion de sa nomination comme lieutenant gouverneur de la province de Québec.

Les allusions judiciaires et les comparaisons du poète, ajoute le grand écrivain, nous autorisent à reproduire ces beaux vers du barde canadien.

Je ne sais pas beaucoup cette autorisation, mais j'en suis enchanté, car cela va nous permettre de nous reposer un peu ; nous allons pouvoir lire près de trois pages sans avoir besoin de crayon pour souligner les passages saillants ; ces trois pages, on le devine, ce sont celles où M. Drapeau reproduit les vers de M. Routhier.

En commençant le chapitre suivant, l'auteur nous fait admirer le désintéressement de son héros.

Sir Narcisse n'a pas voulu accepter un seul denier pour les dépenses occasionnées dans la réception officielle des princes de la Cour royale qui visitèrent le Canada à cette époque.

J'avais toujours pensé que les dépenses étaient occasionnées par quelque chose, mais non c'est occasionné dans quelque chose... je me trompais probablement.

Mais silence ! en tournant la page, je viens d'apercevoir une phrase qui a le double de la longueur de celles que je citais samedi dernier : elle tient toute une page du livre et elle vaut la peine d'être consignée ici. La voici dans toute sa candeur et dans toute sa clarté : (je respecte les lettres majuscules)

Le 2 Novembre 1871, le Secrétaire d'Etat du Canada adressait à Sir N. F. Belleau une lettre qui l'informait que Son Excellence le Gouverneur Général du Canada avait reçu une dépêche du Secrétaire d'Etat de Sa Majesté pour les colonies, dans laquelle se trouvait une dépêche du Chargé d'Affaires de Sa Majesté à Madrid, exprimant la reconnaissance qu'éprouvait le Gouvernement Espagnol des démarques prises par les Autorités du Canada et par Sir Narcisse Belleau. Lieutenant Gouverneur de la Province de Québec, au sujet des filibustiers de Cuba et un mois plus tard, Sir Narcisse recevait de Son Excellence Don Bouffasse de Bloss, Ministre des affaires étrangères d'Espagne, une lettre officielle par ordre et au nom de Sa Majesté Amédée, Roi d'Espagne, lui conférant le titre et la dignité de Commandeur Grand Officier de l'ordre Royal d'Isabelle la Catholique, et le 6 janvier suivant il recevait du Consul d'Espagne à Québec, le parchemin signé du Roi d'Espagne qui l'élevait à cette haute dignité.

Cette phrase à laquelle l'auteur a cru devoir ajouter une note au bas de la page, constitue un véritable tour de force, et j'en accorde volontiers tout le mérite à M. Drapeau.

Où bon M. Drapeau est certainement un homme rare, c'est le rare avis du vieil Horace. Ne voilà-t-il pas en effet qu'il trouve que la modestie diffère un peu de la vanité ? C'est à n'y pas croire et il n'y a que lui pour découvrir des choses semblables. Lisons :

" Cette longue série de dignités, officielles, dit-il, n'ont pas changé les façons d'agir de Sir Narcisse, non plus que ses idées, et il a raison car la modestie ne cadre pas avec la vanité orgueilleuse."

M. Drapeau me pardonnera, si je me permets de lui donner un petit conseil, ce serait d'ouvrir sa grammaire et d'y regarder un peu de temps en temps. Je comprends que c'est de ma part un acte de la plus grande témérité que de donner un pareil conseil à un écrivain de cette valeur, mais je compte sur son extrême bonté et sur sa grandeur d'âme pour m'excuser.

Si M. Drapeau ouvrait sa grammaire il y verrait quelque part que

deux négations valent une affirmation et il s'empresserait de corriger la phrase suivante qui exprime simplement le contraire de ce qu'il veut dire :

" En changeant de drapeau, la société franco canadienne n'avait point changé ni de sentiments, ni de langage, et Sir Narcisse qui le savait parfaitement bien ne tarda pas à commémorer cette ancienne coutume de réjouissance en y conviait l'élite de la société des divers origines, et dont la splendeur et le succès furent très éclatants suivent les rapports des journaux du temps."

Est-ce à la coutume de réjouissance que l'élite de la société a été conviée ? Je n'en sais rien, mais c'est probable.

S'agit-il de la splendeur et du succès de la société des diverses origines, ou bien de la splendeur et du succès de la coutume de réjouissance c'est encore un mystère. M. Drapeau nous l'expliquera probablement un de ces jours et il en profitera peut-être pour nous dire pourquoi cette splendeur et ce succès furent éclatants au lieu d'être éclatants.

Mais je me hâte de terminer, j'ai déjà été trop long.

Il y avait dans le préambule de l'ouvrage qui nous occupe, une phrase modèle citée dans ma causerie de samedi dernier ; M. Drapeau a voulu que l'épilogue fut ressemblant.

" Il nous reste une dette de reconnaissance à solder, en terminant, celle de remercier tout d'abord Sir Narcisse Belleau pour nous avoir permis de puiser à pleines mains dans ses notes, lettres officielles et privées, ainsi qu'aux autres amis qui nous ont fait parvenir tant d'importantes notes politiques et autres renseignements précieux qui ont grandement enrichi cet humble travail biographique."

Si quelqu'un comprend cette dette de reconnaissance de remercier Sir Belleau, ainsi qu'aux autres amis, je m'engage à lui donner pour rien deux ans d'abonnement à notre intéressant journal.

Eh bien, chers lecteurs, voilà le travail que je voulais vous faire admirer ; je crois qu'il en vaut la peine. Soyez plutôt maçon.....

Allons bon ! voilà encore ce vers de Boileau qui me revient à l'esprit. Ma foi, tant pis... je le cite et ce sera mon dernier mot :

J'étais l'autre jour dans le train de Québec, et trois personnages se trouvaient près de moi dans le wagon : un gros monsieur qui semblait dormir, enroulé dans ses couvertures, sa femme, jeune dame charmante, qui paraissait souffrir cruellement d'une névralgie dentaire, et enfin un de ces gommeux qui se croient tout permis.

Rien n'est plus monotone qu'un voyage en chemin de fer, et je m'amusais un peu à observer le groupe que formaient les trois personnages en question.

Le gommeux, tout en observant le gros monsieur du coin de l'œil, ne cessait de contempler l'adorable visage de la jeune femme, et il paraissait très contrarié de la voir souffrir.

Enfin, n'y tenant plus, il lança un dernier regard au dormeur, s'approcha de sa compagne, et j'entendis s'engager entre eux le dialogue suivant :

Le gommeux. — Vous souffrez beaucoup, madame ?

La jeune dame. — Enormément, monsieur.

Le gommeux. — Que je vous plains, madame ! Il n'est rien de plus affreux que le mal de dents.

La jeune dame. — Oh ! monsieur, c'est une torture à nulle autre pareille, et j'aimerais autant mourir !

Le gommeux. — Oh ! madame, ne vous désespérez pas ainsi. Vous pourriez vous guérir en faisant...

La jeune dame. — En faisant ex-

traire ma dent ? c'est possible, monsieur, mais je ne me sens pas la force de supporter l'opération.

Le gommeux. — Non, madame, il ne s'agit pas de faire extraire votre dent.

La jeune dame. — Mais alors ?

Le gommeux. — Peut-être n'avez-vous pas essayé de tous les remèdes ?

La jeune dame. — J'en doute.

Le jeune gommeux. — Pour ma part, j'en connais un dont l'effet est presque certain, et... si j'osais...

La jeune dame. — Parlez, de grâce, monsieur, il n'est rien que je ne fasse.

Le gommeux. — Oh ! mon Dieu, c'est bien simple. Permettez-moi d'approcher mes lèvres de la joue endolorie. Le contact de...

— Non, monsieur, fit tout à coup le gros monsieur sortant de sa torpeur, non, monsieur, la romède dont vous parlez ne vaut rien pour le mal de dents. Mais il est excellent pour les hémorroïdes, et j'en ai ! Tableau !!!

Le mot de la fin. On demandait à un jeune ténor extrêmement timide de chanter le grand air de "Zampa."

" Cela m'est tout à fait impossible madame, répondit-il en rougissant jusqu'aux oreilles, je ne monte qu'à si....."

— Comment vous ne montez qu'à assis..... mais alors, restez assis, rien ne vous oblige à vous lever.

— Mais non madame vous ne me comprenez pas... je ne monte qu'à si la... si...

— Comment ! la cie, fit la dame furieuse, c'est vous qui l'êtes la cie, et vous allez me faire le plaisir de nous débarrasser immédiatement de votre présence.

UNE NUISANCE

Les citoyens qui résident sur la rue St André, entre les rues Mignonne et Ontario se plaignent d'un certain P... ro-le-seur (?) de musique (???) portant lunettes dorées et cheveux flottants.

Il paraît que ce monsieur, casse la tête de ses voisins avec certaines variations sur le " Mocking Bird " sorties un jour de son cerveau malade. C'est peut-être pour prouver à ses auditeurs qu'il est prêt à enseigner à jouer du piano en français et en anglais, comme le disent ses réclames mais ce n'est pas une raison et nous l'informons aujourd'hui que la police est avertie.

MODELE D'EPITAPHE

Où git, hélas ! sous cette pierre Un bon vivant, mort de la pierre ; Passant, que tu sois Paul ou Pierre Ne va pas lui jeter la pierre.

Inconnu

CONSEILS GRATUITS

Ne racontez pas à vos voisins les petites misères de votre intérieur.

Réconciliez-vous après vos petites querelles.

Régalez vos dépenses sur vos revenus.

Efforcez-vous d'être aussi aimables que lorsque vous faisiez la cour.

Tâchez de vous aider et de vous consoler mutuellement.

Souvenez-vous tous les deux que vous êtes mariés avec un être humain et non pas avec un ange.

Rappelez vous tous deux que vous êtes unis pour le malheur comme pour le bonheur.

EPIGRAMME

Venez, docteur ; maître Gervais Est plus mal que je ne puis dire ; Il divague et dans son délire Il dit qu'il veut mourir.—J'y vais,